

Jean-Alain HERAUD

Note préparatoire pour une intervention à la Rencontre du 3 décembre 2010 à Freiburg (Förderverein Frankreich-Zentrum):

Podiumsdiskussion “Kultur, Gesellschaft, Geld”

Dans cette intervention, je partirai du titre et du thème de l’ouvrage de Jochen Hörisch « Gott, Geld, Medien »ⁱ. Cette thématique, loin de n’intéresser que les philosophes et chercheurs en sciences humaines et sociales, est tout à fait d’actualité, même en sciences de gestion, et sous la plume d’entrepreneurs comme Jochen Zeitz, patron de l’équipementier sportif Puma, qui a publié récemment avec un moine bénédictin un ouvrage intitulé « Gott, Geld und Gewissen »ⁱⁱ. Mon objectif n’est toutefois pas de rentrer dans la littérature managériale et les questions d’actualité. Je suis économiste mais je souhaite m’exprimer ici comme simple penseur « généraliste », comme nous y invite cette rencontre interdisciplinaire.

Quel est le rapport profond entre Dieu, la Monnaie et les Médias ? Pour moi c’est la *perception* qu’ont les individus de ce qu’est la réalité. Considérons la perception individuelle, celle que Goethe prête à Faust (cité par Hörisch (2004) dans son introduction) : l’individu, dans sa cellule, tente de deviner « das liebe Himmelslicht » à travers des vitres teintées et surtout des piles de livres. Dans un sens premier du terme *perception* on imagine la quête difficile d’une réalité préexistante à travers une vision individuelle limitée. Mais l’image utilisée par Goethe ne peut que nous faire penser au constructivisme contemporain pour qui toute perception est en fait une construction de la « réalité ». D’ailleurs, la langue allemande traduit *perception* par « *wahrnehmung* »: percevoir c’est prendre pour vraie telle ou telle représentation. La perception des individus est une projection de sens obligatoirement formatée par le langage, la culture, les divers codes sociaux acquis, bref, la pile de livres de Goethe – sans cesse augmentée de nos jours par les médias et un système technologique explosif en la matière, surtout depuis internet et le web qui sont en train de produire, probablement, la plus grande innovation sociétale depuis l’imprimerie de Gutenberg.

Je résume mon propos: la réalité est (re)construite afin de projeter un *sens* sur un monde qui probablement (c’est du moins mon opinion) n’en a pas. Les croyants désignent par la notion de Dieu l’essence de ce que serait un *sens premier* du monde, antérieur à nos représentations. Chaque religion « relie » sa communauté autour d’un discours particulier sur cet objet métaphysique. La science contemporaine, par contre, ne fait plus l’hypothèse d’une vérité à révéler et se contente modestement de produire des modèles de représentation aussi robustes que possibles des phénomènes observés, mais la discussion autour de ces modèles utilise des langages et des codes procéduraux qui produisent une sorte de réalité scientifique. La réalité publique, et particulièrement politique, est très largement construite avec et par les médias : que serait de nos jours l’homme politique sans son jeu complexe avec le journaliste. De

même, le marketing omniprésent dans l'économie contemporaine contribue dans une large mesure à produire la valeur en construisant un sens, une perception, chez le consommateur.

Sur la base des hypothèses que je viens de formuler, que puis-je dire, en tant qu'économiste, de l'argent qui semble jouer un peu le même rôle que Dieu et les médias sur ce champ de la vie en société qu'est l'économie de marché? La réalité des économistes repose sur un intermédiaire particulier, qu'ils appellent la monnaie. C'est grâce à elle qu'un *sens* économique est conféré à une multitude d'objets (ressources, biens ou services) qui, sans elle, apparaîtraient totalement hétéroclites et incommensurables. Le miracle de cette « construction de sens » fait que l'on peut comparer une ressource naturelle épuisable comme le baril de pétrole, une ressource naturelle permanente comme un champ cultivable, un produit manufacturé comme une automobile et un service comme une heure de travail humain. Loin de moi l'idée que le système concret des prix donne une véritable et définitive « valeur » à toutes ces choses ! Mais c'est déjà un véritable prodige qu'on puisse en débattre, et par exemple suggérer que l'Etat intervienne pour modifier les prix par subvention ou taxation afin d'orienter les prix qui pourraient être considérés comme « biaisés », voire carrément faire exister les marchés et les prix comme c'est le cas avec la création de marchés de droits d'émission de gaz à effet de serre.

D'où vient la monnaie ? Comment s'est-elle instaurée historiquement ? Il est très intéressant de revenir sur cette question et de procéder à rebours (comment ferait-on sans elle ?) pour comprendre son rôle central et ses conditions d'émergence. Selon le récit mythique de la théorie économique, ce qui a précédé l'économie de marché et la monnaie, c'est l'économie de troc (*barter economy* ; *Tauschwirtschaft*). Dans une telle économie, on échange un bien contre un autre, sans l'intermédiaire de la monnaie. C'est le système supposé des sociétés « primitives » sur le plan économique - éventuellement plus développées que la nôtre sur certains plans, mais économiquement très inefficaces. En réalité dans ces sociétés le troc lui-même n'existe pas vraiment, et l'économie n'a pas d'existence autonome, car encadrée à l'extrême dans un système social précis où chacun est assigné à une fonction collective (système de réciprocité expliqué par Polanyi). Ce qui reste vrai c'est que la création d'un tiers (la monnaie) contre le quel l'offreur échange son bien et la capacité de découpler cette action de celle qui consiste à exprimer ensuite une demande (ré-échanger la monnaie contre un autre bien, avec quelqu'un d'autre) a constitué l'innovation extraordinaire des sociétés de grande taille et économiquement complexes. L'anthropologie historique (cf Bernard Ancoriⁱⁱⁱ) a montré par ailleurs que cette innovation a été contemporaine d'autres formes d'introduction de « tiers ». Ainsi l'émergence d'une véritable économie monétaire en Europe, entre Loire et Rhin, au tout début du XII^{ème} siècle, semble avoir été liée à un processus organisationnel : l'émergence du « ministrel », sorte de fermier avant la lettre, comme tiers entre le propriétaire souverain et le travailleur (serf).

Sur le plan cognitif, la religion chrétienne a sans doute joué un rôle, avec le dogme de la Trinité : le Saint Esprit apparaît comme un tiers entre Dieu et les hommes. Le Christ lui-même est un tiers puisqu'il est à la fois Dieu et Homme. Culturellement, l'occident a visiblement construit sa puissance économique, technologique et politique par la mise en place de toute une série de systèmes d'intermédiation. Les individus ne sont plus placés seuls face à l'entité

collective, mais communiquent via la monnaie, l'administration, l'imprimerie, les corporations puis les syndicats, les partis politiques, les relais d'opinion, internet, etc. Pour tout cela il faut une prédisposition mentale qui permette de penser et d'accepter la relation médiatisée. En ce qui concerne le système culturel occidental, la nature de la religion majoritaire (chrétienne) a sans doute joué un rôle en influençant la manière de penser le collectif. De même, aux sources antiques de l'Occident, l'écriture phonétique systématisée par les Grecs (sur la base du premier modèle phénicien) a constitué un pas essentiel dans l'abstraction de la langue et l'introduction d'un code universel de l'écrit. Pour terminer sur la monnaie : lorsque les hommes n'arrivent plus à communiquer, il reste au minimum l'échange marchand. Il est certes très réducteur, ce lien entre les citoyens. Il ne faudrait pas qu'il devienne la nouvelle et unique idole partagée par le monde entier, mais il a le mérite d'exister.

La culture, plus ou moins influencée par des sources religieuses, constitue une base pour la construction de perceptions individuelles qui sont indispensables pour le « vivre ensemble ». L'argent (techniquement, on parle de monnaie) est l'une de ces conventions essentielles. Le citoyen doit y croire pour qu'elle fonctionne : « *in God we trust* » lit-on sur les billets américains ; c'est une manière de dire qu'il faut en faire autant avec le dollar. La confiance (*trust*) est le fondement le plus essentiel qui soit dans les mécanismes économiques. De nos jours, les peuples riches ne sont pas ceux qui sont les plus intelligents ou les plus courageux, ce sont ceux où les citoyens peuvent se faire confiance. Voici à mon avis l'immense responsabilité des gens qui nous gouvernent ; dans un monde de moins en moins religieux, comment rétablir un système de croyances auto-réalisatrices positives pour que l'économie et la société puissent fonctionner? Il y a une dimension culturelle forte dans cette question. Les Allemands appellent leur ministère de la culture *Kultusministerium*. Pour un français - après avoir relu plusieurs fois et s'être convaincu qu'il ne s'agit pas d'une faute de frappe - cela prête à sourire, mais à bien y réfléchir...

ⁱ Jochen HÖRISCH, *Gott, Geld, Medien. Studien zu den Medien, die die Welt im Innersten zusammenhalten*, Frankfurt am Main: Suhrkamp, 2004

ⁱⁱ Anselm GRÜN, Jochen ZEITZ *Gott, Geld und Gewissen: Mönch und Manager im Gespräch*, Münsterschwarzach/Abtei, Vier-Türme Verlag, 2010

ⁱⁱⁱ Bernard ANCORI, *Echange monétaire et évolution économique*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université Louis Pasteur, Strasbourg, 1990